DUPAIGNE Bernard. — *Histoire du musée de l'Homme. De la naissance à la maturité (1880-1972)*

Paris, Sépia, 2017, 372 p., bibl., ill., index.

Gérald Gaillard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/25015>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.25015

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 mars 2019

Pagination : 282-288

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Gérald Gaillard, « DUPAIGNE Bernard. — *Histoire du musée de l'Homme. De la naissance à la maturité (1880-1972)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 233 | 2019, mis en ligne le 14 mars 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/25015> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.25015>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

© Cahiers d'Études africaines

DUPAIGNE Bernard. — *Histoire du musée de l'Homme. De la naissance à la maturité (1880-1972)*

Paris, Sépia, 2017, 372 p., bibl., ill., index.

Gérald Gaillard

RÉFÉRENCE

DUPAIGNE Bernard . — *Histoire du musée de l'Homme. De la naissance à la maturité (1880-1972)*. Paris, Sépia, 2017, 372 p., bibl., ill., index.

- 1 L'exposition à Bruxelles en 1520 des collections mexicaines de Charles Quint fournit l'opportunité des premières pages admiratives d'un artiste (Albert Dürer) sur les créations d'un autre monde. Collectionnant des objets rapportés par les voyageurs, les puissants font visiter des cabinets de curiosités qui montrent autant qu'ils les montrent leurs propriétaires. Le premier chapitre du livre rend compte de l'accumulation de ces trésors qui seront à l'origine des futures collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro (ancêtre du musée de l'Homme), d'abord nommé Muséum ethnographique des missions scientifiques (en 1878).
- 2 On félicitera l'auteur d'en avoir donné le détail sur presque trois siècles en une douzaine de pages. S'il me plaît d'apprendre que Louis XIV engage une mission d'exploration en Asie mineure ou que son récit rappelle chacune des sources aboutissant aux collections du Muséum d'histoire naturelle, il est juste de prévenir que cette indispensable mise en place pourrait sembler relativement fastidieuse pour un lecteur pressé. Nous lui conseillerons donc d'éviter de s'arrêter, par exemple, sur le chapitre II (« Étude des cultures ou études des races » ¹) dont l'objet prolonge le propos précédent mais sur une période bien plus courte. Ce lecteur pourra revenir avec plaisir sur ces pages après avoir traversé le reste de l'ouvrage. L'intitulé de ce deuxième chapitre est par ailleurs discutable car l'étude des cultures et civilisations et celle des

races, c'est-à-dire une anthropologie physique très primitive, se pratiquait déjà depuis longtemps. Les Soustelle, Griaule et consort, Victor et Gessain, Tillion et Thérèse Rivière, Jacques Faublée et Guy Péan, emportent encore avec eux tous les outils nécessaires aux mesures anthropométriques lorsqu'ils partent en mission pour l'Institut d'ethnologie. Durant une période de mise en place d'un peu plus d'un demi-siècle, ce seront les bustes de Cordier, la malheureuse khoisan Saartjie Baartman, l'apparition d'une chaire d'anthropologie, un ministre de l'Instruction publique créant un Service des voyages et missions scientifiques et littéraires (1842) qui sont établis et, entre autres, mentionnés par l'auteur. Le chapitre III aborde l'Exposition universelle de 1855 et celle de 1878, au moment où le Musée d'ethnographie du Trocadéro ouvre ses portes (1880). Les États du monde occidental fabriquent des musées comme des miroirs offerts à leur gloire et à celle des nations autant en construction qu'en quête d'expansion coloniale. Parallèlement aux statistiques se développe l'anatomie comparée des races humaines reposant sur la notion d'ethnie. Le grand public, beaucoup d'intellectuels et quelques savants (Paul Broca) supposent que l'intelligence se mesure à la forme et au volume du cerveau. Les dites races sont parfois perçues comme fixes et dotées de qualités physiologiques et cognitives de nature différente. Or, B. Dupaigne nous montre aisément que, dès son origine et contrairement à l'air du temps, le Musée du Trocadéro est imprégné des idées progressistes d'Armand de Quatrefages et de Théodore Hamy (les deux premiers détenteurs de la chaire d'anthropologie). Le chapitre IV, « Le musée d'ethnographie et la vie artistique (1900-1926) », analyse le rôle des acteurs tels que Apollinaire, Derain, Picasso, Tzara (qui vole des objets), et des marchands Paul Guillaume et Charles Ratton, et bien entendu de Paul Rivet, Georges Henri Rivière ou d'André Schaeffner. Comme il le fait tout au long du livre, l'auteur salue l'entrée des acteurs mondains ou savants fréquentant ce premier Musée du Trocadéro. Le chapitre V est dédié aux « Maux » du musée (selon l'expression de l'intitulé), c'est-à-dire à l'insuffisance, ou à l'absence, de ressources financières et déjà aux conflits avec le Muséum. B. Dupaigne rapporte tant la situation matérielle elle-même que les courriers, rapports et articles des acteurs la dénonçant. C'est dans ce chapitre qu'il traite de la création de l'Institut d'ethnologie, et les missions de ses étudiants viseront autant l'exploration scientifique des cultures et des mondes que, très explicitement, à remplir les vitrines du musée. Le chapitre VI voit « Le réveil du Musée d'ethnographie » avec la prise de fonction de Rivet à sa direction et l'embauche de Georges-Henri Rivière comme sous-directeur (contre G. H. Luquet, le protégé de Lévy-Bruhl). B. Dupaigne, ayant dépouillé les archives et notamment les comptes rendus des Assemblées des professeurs du Muséum, apporte ici des éléments nouveaux comme c'est aussi le cas lorsqu'il s'agit « du budget et des personnels » ou d'une « complète réorganisation ». La France connaît le surréalisme et le jazz après la Première Guerre mondiale tandis que la mode demeure à l'exotisme jusqu'à l'apothéose et le chant du cygne que constitue l'Exposition coloniale de 1931. Entre 1928 et la Seconde Guerre mondiale, ce ne sont plus uniquement les avant-gardes mais le Tout-Paris qui se presse aux expositions, aux événements et aux fêtes que le musée et sa Société des amis organisent. Profitant de l'Exposition universelle de 1938, Jean Zay, unique ministre à conserver son ministère (celui de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts) de 1936 à 1939, aide Paul Rivet à transformer ce Musée du Trocadéro dont ne subsistera que les ailes, en un Musée de l'Homme regroupant l'ethnologie, l'anthropologie physique et la préhistoire et qui prône l'unité du genre humain. L'intitulé du chapitre VII : « Esthétisme ou science ? », aborde expressément le thème

du déplacement des collections du Musée de l'Homme vers le musée du quai Branly, puisqu'il traite de la posture des différents acteurs sur la question de la nature de ce qui doit être montré au public : l'objet comme curiosité, pièce d'art ou témoin d'une civilisation ? Contextualisation ou esthétisme ? Je reviendrai plus loin sur ce point. Ce chapitre évoque aussi la mission Dakar-Djibouti et d'autres missions. Le chapitre VIII (« Le Musée de l'Homme de sa création à la guerre ») et le chapitre IX (« Le musée laboratoire ») rapportent la carrière politique de Rivet, le détail de la construction du Palais du Trocadéro et les activités du Musée de l'Homme. Notons que dans ce chapitre, comme dans le reste du livre, une information chiffrée (décompte de votes, crédits, budgets, fréquentations, dates précises) est transmise au lecteur. Grâce au dépouillement de la correspondance d'André Leroi-Gourhan, B. Dupaigne jette également une lumière nouvelle aux rapports qu'entretenait celui-ci avec le musée (pp. 174-177). Le chapitre X, « Les sombres années de la France », revient sur des événements déjà bien documentés : les trois lettres de Rivet à Pétain et sa fuite pour la Colombie ; Soustelle en Amérique latine puis à Londres ; le réseau du Musée de l'Homme et ses acteurs (dont Boris Vildé, Anatole Lewitzky, Yvonne Oddon, Germaine Tillion), la première chaire d'ethnologie obtenue par Marcel Griaule en 1941, les attaques dont le musée fait l'objet, la première direction d'Henri Vallois, ce qui nous mène jusqu'à la Libération. Le chapitre XI, « L'Après-guerre » débute justement avec les affaires d'épurations. Là encore, B. Dupaigne a effectué un vrai travail de recherche qui nous livre des informations jusqu'ici inédites à ma connaissance. Il examine la séparation de la Sorbonne et du Musée de l'Homme, le rôle de Lévi-Strauss, l'arrivée du cinéma avec Jean Rouch qui permettrait « un dialogue avec ceux qui sont observés » et, enfin, la grande affaire de la succession de Paul Rivet. Ce seront ensuite les neuf ans de règne d'Henri Vallois (chapitre XII) avec les acquisitions, missions, et expositions. Le chapitre XIII est dédié aux années Jacques Milliot (1960-1967) qui voient un renouveau des publications (la revue *Objets et Mondes*) malgré les énormes problèmes budgétaires du musée, détaillés par l'auteur. La création en 1962 d'une chaire de préhistoire (occupée par Lionel Balout rapatrié d'Algérie) complique encore la possibilité d'une direction efficace du musée. Intitulé « Robert Gessain (1968-1979) », le chapitre XIV nous plonge au sein du musée durant les événements de 1968, la création d'une troisième chaire (les trois professeurs, étant bien entendu, en concurrence), et la fin du rôle prétendument coordinateur de l'Institut d'ethnologie concernant l'enseignement de la discipline. Tant dans ce chapitre que dans celui qui le précède, le lecteur bénéficie encore une fois d'informations inédites. Le chapitre XV revient sur le problème des « Relations difficiles avec le Muséum », et « La création du Laboratoire d'ethnologie en 1972 » fait l'objet du chapitre XVI. Un épilogue qui revient rapidement sur « le rapt des collections » du musée par celui du Quai Branly, ferme le texte. Les annexes sont importantes (pp. 304-337). Elles offrent une lecture de l'histoire des chaires du Muséum ; quatre pages d'un retour sur la question : « Colonialisme ou antiracisme ? » (visant à défendre le musée contre diverses accusations) ; une liste des expositions tenues entre 1882 et 1972 (avec tous les détails), une liste des catalogues des expositions (1897-1972), une liste des publications des collections, 1872-1972, ainsi qu'une chronologie complète de 1635 à 1972. La bibliographie est malheureusement délivrée par chapitre. C'est fort dommage et, bien que l'ayant trois fois parcouru, je n'y ai pas retrouvé le livre de Nina Gorgus dédié à Georges-Henri Rivière pourtant cité dans le texte. L'ouvrage de B. Dupaigne présente un autre défaut majeur. L'auteur, sans doute pressé d'en finir après avoir accompli un travail considérable, ne nous donne aucun

index. Il m'a fallu chercher pour retrouver la page où apparaissent les Allatini (p. 106). On connaît le rôle de l'exposition « Les Arts anciens de l'Amérique » (1925) et de son succès dans l'histoire de la construction du Musée de l'Homme. C'est chez les Allatini qu'elle fut organisée. C'est alors à une question que je mesure ma distance et probablement celle de ma génération, aux époques successives que l'ouvrage traverse. En effet, bien qu'ayant beaucoup lu, je n'arrive toujours pas à comprendre comment ces Allatini, gens intelligents et riches, liés à tant de beau monde et personnalités influentes et sans doute au courant des affaires, ont-ils pu se laisser happer sans quitter la France jusqu'à leur déportation vers Auschwitz ? C'est à cette incompréhension que je mesure une distance subjective s'étendant sans aucun doute à bien d'autres des événements relatés.

- 3 Rappelons qu'avec *Le scandale des arts premiers. La véritable histoire du musée du quai Branly*², B. Dupaigne avait consacré tout un livre à ce qu'il nomme donc « le rapt des collections par le Quai Branly ». On a mentionné que l'épilogue y revient et on retrouve cette même accusation, en filigrane, dans beaucoup de pages. B. Dupaigne reconnaît qu'il était indéniable que le Musée de l'Homme s'étiolait. Il attribue cette chute à un manque évident de financement et au carcan que l'assemblée du Muséum d'Histoire naturelle a toujours fait peser. À ceci s'étaient additionnées, à partir de 1969, les jalousies des titulaires des trois chaires et l'apparition d'autres pôles pour une discipline quittant pour beaucoup l'univers matériel des objets pour l'étude des relations sociales et de l'immatériel. C'était, on le voit, de considérables obstacles à surmonter pour éviter un déclin. Hormis la levée de la tutelle du Muséum, une condition *sine qua non* pour un possible envol du Musée de l'Homme dans les années 1960, on peut néanmoins demander quelles innovations auraient pu lui permettre de conserver un certain *leadership* ? Les pages 112 et 113 dressent une intéressante liste des couples qui se sont formés au sein du musée. Je ne la reproduirai pas ici. Nonobstant, on en compte une quinzaine, c'est-à-dire probablement plus de la moitié du personnel, et il faudrait ajouter les unions qui se sont formées dans l'entourage immédiat. Ce taux d'endogamie tout à fait impressionnant a probablement joué un rôle très positif dans un premier temps. Cependant, l'entre-soi étant généralement défavorable à autre chose qu'à un enfermement, j'oserais dire qu'il a été sans doute préjudiciable dans un second temps. Le musée s'est finalement peu ouvert (et sans doute le Muséum empêchait tout initiative). Dans les années 1970, le Muséum d'histoire naturelle de New York a commencé à éditer des monographies et des *textbooks* universitaires. En parallèle, le Musée de l'Homme éditait quelques catalogues fort documentés et intéressants, mais peu distribués. Ainsi, pourquoi les deux volumes du manuel de Robert Creswell ont-ils été publiés chez Armand Colin et non pas au Musée de l'Homme ? Pourquoi le premier *Dictionnaire de l'anthropologie* (mais il était plus que cela), celui d'André Akoun, a-t-il paru chez Marabout ? Pourquoi le musée n'a-t-il pas non plus été capable d'investir l'ORTF ? Pourquoi ne s'est-il pas doté de ses propres émissions à la radio ou à la télévision ? Pourquoi un équivalent de la revue *Sciences et vie* (ou *Sciences humaines*) fabriqué par le musée, n'aurait-il pas pu trouver place dans les kiosques ? Pourquoi tant de reportages exotiques sur nos chaînes de télévision et si peu d'anthropologues pour les réaliser et les présenter ? (alors que pas une de ces émissions ne mentionne les nomenclatures de parenté des populations visitées). Si l'on aborde cette même question d'un déclin par la controverse touchant la présentation des objets, centre du chapitre VII, ce débat peut être considéré en lien à celui sur l'exotisme. On sait que le transfert des collections du Musée de l'Homme vers le Musée du quai Branly s'est réalisé sur fond de polémique

autour du thème du mode de présentation des objets. Il fallait, disait-on au Quai Branly, donner à l'objet toute sa place comme « œuvre d'art » des « arts premiers », afin que ces objets soient traités avec le même respect et la même admiration que ceux de l'art occidental. Pour atteindre cet objectif et cette nécessité morale, il fallait un objet « nu » qui ne serait pas un prétexte à la reconstitution d'une culture mais présenté en lui-même et pour lui-même. Ce serait ainsi la position de ceux que B. Dupaigne nomme « les intégristes de l'œuvre d'art coupée de son contexte » (p. 133) et il rappelle la formule de Jacques Kerchache, promoteur du Quai Branly : « On n'expose pas la Vénus de Milo entourée de plateaux de fromages » (p. 129). B. Dupaigne reprend donc ici cette discussion en expliquant, avec bon sens, que l'esthétisme n'empêche pas la contextualisation. À mon avis cependant, les ethnologues se sont, dans l'ensemble, laissés prendre à une discussion piège car dans les faits (et ce sont toujours les faits qui comptent) quiconque visite le Quai Branly, y constate qu'aux présentations esthétiques, un « plateau de fromages » est heureusement additionné. Le plateau n'est simplement plus réalisé par des ethnologues en charge d'un département mais par d'autres qui reprennent sans doute ce que les ethnologues racontent dans leurs textes. On ne pense pas ici aux magnifiques chefs-d'œuvre désormais visibles au Pavillon des Sessions du Louvre mais à ceux exposés au Quai Branly. Ce musée ne manque ni d'affichette ni de présentation vidéo des collections permanentes, et ses expositions temporaires (ainsi celle de « L'Afrique des routes » du 31 janvier au 12 novembre 2017) sont prioritairement constituées de textes et affiches qui sont à lire et qui « contextualisent ». L'opposition donnant lieu à polémique ne fut qu'un leurre. L'autre point lié à celui-ci (c'est-à-dire, finalement, à la seule question du respect) serait l'accusation qu'à travers une mise en avant de l'exotisme, le Musée de l'Homme aurait été colonialiste et finalement raciste. L'ensemble de l'ouvrage montre l'absurdité d'une telle accusation dont pourtant B. Dupaigne tient encore à se défendre avec l'annexe intitulée « Colonialisme ou antiracisme ? » (il aurait simplement pu rappeler l'exposition « Tous parents, tous différents »). C'est sur la présentation de l'exotisme et la reconnaissance d'une altérité que l'accusation de racisme se fondait. En fait, beaucoup plus que les expositions au Musée de l'Homme parfois un peu arides, les expositions du Musée du quai Branly n'ont jamais lésiné sur la mise en avant de l'exotisme. N'y aurait-il pas eu scandale si le Musée de l'Homme avait présenté une exposition sur « Tarzan » comme l'a fait le MQB ? L'hommage à Georges Condominas (exposition de 2006) mettait plus l'accent sur les rites agraires et les sacrifices du buffle que sur les tenures foncières. En 2007, l'affiche de « Camera obscura. Premiers portraits au daguerréotype (1841-1851) » présentait ce qu'il fallait d'étrangeté. Il est difficile de faire plus « sexy » que : « Sexe, mort et sacrifice dans la religion Mochica » (2010). « Les Expéditions photographiques de Désiré Charnay » apportent indéniablement un parfum de nostalgie tout comme « L'invention des Arts "Primitifs" (2013) » de Charles Ratton. Bref, le Quai Branly ose l'exotisme plus que le Musée de l'Homme ne l'avait fait durant les vingt années qui ont précédé le fameux « rapt », et il contrebalance cet aspect par une culture de la dénonciation du colonialisme et du racisme dont l'exposition « L'invention du sauvage » (2011) en est un exemple excitant.

- 4 Il fallait un savant à la retraite pour écrire cet ouvrage, pour écrire que « d'après divers témoignages, il semble que Schaeffner reprochait également à Griaule ses succès féminins », pour mentionner les revendications d'Alphonse Kahn sur des œuvres d'art achetées par Louise Leiris en 1942 (p. 115) ou pour décrire Henri de Lumley comme un homme d'affaires (p. 300). Sur l'aventure de ce musée, nous disposons, jusqu'à

aujourd'hui, des livres de Nélia Dias ³, de Nina Gorgus ⁴, de Benoît de L'Estoile ⁵, de Christine Laurière ⁶ et d'Alice Conklin ⁷. Nous avons aussi de nombreux articles notamment de Jean Jamin et d'autres, dont beaucoup ont été publiés dans la revue *Gradhiva*. Le fait que des objets soient les véritables héros de l'aventure donne un caractère spécifique au présent ouvrage superbement informé qui représente une synthèse majeure de l'histoire du musée.

NOTES

1. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que le « ou » se posera.
2. B. DUPAIGNE, *Le scandale des arts premiers. La véritable histoire du musée du quai Branly*, Paris, Mille et une nuits, 2006.
3. N. DIAS, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro, 1878-1908. Anthropologie et muséographie en France*, Paris, CNRS, 1991.
4. N. GORGUS, *Le magicien des vitrines. Le muséologue Georges-Henri Rivière*, Paris, Éditions de la MSH, 2003.
5. B. DE L'ESTOILE, *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.
6. C. LAURIÈRE, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008.
7. A. CONKLIN, *In the Museum of Man: Race, Anthropology and Empire in Paris. 1850-1950*, Ithaca, Cornell University Press, 2013.